



Deux Dialogues linguistiques

Par Jacques Halbronn

Lierre & Coudrier édition, Site Hommes et Faits, 2001-07-03

<http://www.faculte-anthropologie.1>



Premier Dialogue

Clément : Salut Socrate

Socrate : Quel bon vent t'amène ?

Clément : Je te présente mon ami John. Il est américain.

John : Mais je parle le français. Je l'ai appris à l'école.

Socrate : Je voudrais vous demander : est-ce vraiment pour vous une langue étrangère ?

Clément : Quelle question, Socrate !

Socrate : Dites-moi, John, ce que vous éprouvez quand vous la parlez !

John : Sa grammaire me semble plus complexe que celle de l'anglais.

Socrate : Mais encore. Vous n'avez pas une sensation de déjà vu ?

John : Il est vrai que nous utilisons parfois des expressions françaises en anglais.

Clément : Et les Français font de même en empruntant des formes étrangères quand ils s'expriment dans leur propre langue. Mais le sens des mots change, leur prononciation également...

Socrate : Laissons là cette approche synchronique – une langue face à une autre langue, deux structures spécifiques – pour nous situer dans la diachronie – l'histoire des langues. Etes-vous conscient, John, de l'importance des emprunts de l'anglais au français, vous qui vous exprimez dans les deux langues ?

John : En fait, si on veut se situer dans l'Histoire des langues, c'est généralement une influence latine, plutôt que française !

Socrate : C'est ce que l'on vous a appris à l'école ?

John : Oui, l'anglais est une langue dont la richesse tient à ce mélange de racines germaniques et latines.

Socrate : Le français est une langue latine ou néo-latine, certes, mais le passage du latin vers l'anglais s'est essentiellement produit par l'intermédiaire du français. D'autant que nombre de mots français n'ont pas changé d'orthographe en passant en et que cela trahit bien une empreinte directe du français. Si le latin avait transité par l'italien ou l'espagnol, l'anglais serait truffé de mots en a et en

o, marqueurs du masculin et du féminin que le français n'a pas adoptés !

John : Mais comment savoir si cela ne tient pas à une origine germanique commune. Après tout, le français c'est la langue des Francs !

Socrate : Ce qui facilite la tâche du chercheur, c'est à quel point l'emprunteur est avide d'économie et est fasciné par son modèle. La seule chose qui peut égarer, c'est que parfois il copie mal. Prenez le signifiant "queue", il est resté jusqu'à ce jour tel quel en dépit de son orthographe étrange. Un Anglais qui emploie ce mot en France est compris dans le sens où il l'entend habituellement – c'est à dire au sens de faire la queue – même si la réciproque n'est pas vraie car le mot en français a un sens plus large.

Clément : La prononciation diffère mais pas l'orthographe. Le signifiant français – dans sa manifestation écrite qui est ici première – aurait donc deux prononciations, la française et l'anglaise !

John : En tout cas, l'anglais a une façon bien à lui de ne pas marquer le pluriel des adjectifs ou des verbes.

Socrate : En apparence mais en apparence seulement.

John : En français, vous conjuguez les verbes au pluriel, pas en anglais !

Socrate : À l'écrit oui, mais oralement, il en est autrement ! Et dans les emprunts de l'anglais au français – il faudrait plutôt parler de l'empreinte du français sur l'anglais – il faut faire la part des deux niveaux. Certes, nous l'avons dit, l'orthographe des mots français a été fidèlement maintenue

contre toute attente. Mais, en outre, l'oral français a également exercé son influence !

Clément : Il y aurait donc comme une sorte de syncrétisme entre deux types d'emprunts au français : le savant, à l'écrit, le populaire, à l'oral. Il est vrai qu'en français, l'on joue sur les deux claviers et qu'on ne comprend pas la dynamique du français sans les relier en permanence.

Socrate : Je dis "il mange" et "ils mangent", on n'entend aucune différence entre le singulier et le pluriel de la troisième personne, alors qu'à l'écrit, celle-ci reste très nette. Si je dis le grand cavalier et les grands cavaliers, la différence est quasiment imperceptible, même au niveau de l'article défini.

Clément : Tu penses donc que l'anglais aurait fixé ses règles de grammaire, et cela tous mots confondus, à partir d'une telle perception partielle du français.

Clément : Selon toi, l'anglais est grammaticalement du français simplifié.

Socrate : Ce serait pour les mêmes raisons que l'anglais n'aurait pas de subjonctif.

Clément : Mais il y a un subjonctif justement en français !

Socrate : Certes, de façon matricielle, le français a un subjonctif mais pour l'observateur un peu superficiel, il peut avoir l'impression du contraire et c'est cela qui compte ! Prends par exemple le verbe manger : je mange, il faut que je mange.

Clément : Tu as raison, il y a des cas où le subjonctif et l'indicatif semblent ne faire qu'un.

Socrate : Et bien c'est du fait d'une telle perception, fautive au demeurant, que l'anglais aurait perdu un subjonctif qui existe notamment en allemand.

Clément : L'anglais aurait donc mal copié le français.

Socrate : En fait, c'est parce qu'il en avait une représentation fautive que l'anglais s'est tant imprégné du modèle français. L'erreur d'appréciation a été en quelque sorte le résultat de la projection sur le français d'une langue idéale. Car de telles règles n'existent pas davantage dans les langues germaniques ni dans les autres langues latines et il va de soi que ce n'est pas ici l'anglais qui aura influé sur le français !

Clément : C'est vrai que le français est une langue un peu trop compliquée : on lui reproche souvent le décalage entre l'oral et l'écrit, ce dernier étant perçu comme archaïque. Les autres langues latines ne présentent pas un tel fossé.

Socrate : Il me faut réhabiliter le français sur ce point. Le français a réussi à articuler la dualité écrit/oral en lui conférant un rôle de gestion de la langue. On dira ainsi que le signifié est à l'écrit ce que le signifiant est à l'oral dans la mesure où en français, l'oral n'est qu'une esquisse de l'écrit et ne l'épuise pas.

Clément : Tu veux dire que cette distinction entre oral et écrit est délibérée en français alors qu'elle n'est qu'un pis aller dans les autres langues !

Socrate : Considère les marqueurs de genre en français : le féminin est très proche de la forme écrite alors

que le masculin ne prononce pas la consonne finale. Au lieu de conférer des suffixes différents aux deux genres, comme c'est le cas en italien ou en espagnol, le français se sert de l'opposition écrit/oral.

Clément : Mais en anglais, aussi, l'écrit est souvent décalé par rapport à l'oral, ce qui explique d'ailleurs que les mots français aient été aussi bien préservés par rapport à leur orthographe d'origine mais souvent méconnaissables quant à leur prononciation anglaise.

Socrate : Certes, mais en anglais, ce décalage est gratuit, il ne correspond pas à une structuration morphologique de la langue.

Clément : Et tu ne trouves pas, Socrate, qu'une langue néo-latine comme l'espagnol est d'un maniement plus simple en ce qu'elle a évacué cette tension entre oral et écrit à la différence du français et de l'anglais ?

Socrate : Certes, l'espagnol est au fond plus commode que ses deux grandes rivales colonialistes que sont le français et l'anglais. Mais l'espagnol a moins innové, il a conservé des marqueurs du pluriel beaucoup plus lourds que ceux du français. Le français s'est largement débarrassé de ce sifflement typiquement latin qui infeste l'espagnol. En fait l'espagnol a été obligé de se censurer dans son rapport à l'oral parce qu'il n'avait pas le garde fou de l'écrit dans la mesure où, en espagnol, l'écrit est complètement fonction de l'oral.

Clément : Mais l'anglais a conservé ces S pour marquer à l'oral le pluriel des noms : *horse, horses* etc.

Socrate : Oui, l'anglais a été un mauvais élève du français : il a adopté certaines simplifications mais il en a

manqué d'autres plus fondamentales, d'où cette multiplication de S qui est lassante : essaie par exemple de prononcer le pluriel de "text" : *texts* !!! Il aurait pu fort bien ne pas marquer le pluriel des noms du moins à l'oral.

Clément : Mais si on ne marque nulle part le pluriel, on se perd !

Socrate : Mais comment fait le français ?

Clément : Il différencie les articles définis au singulier et au pluriel : le et les.

Socrate : Exactement, mon cher Clément : l'anglais aurait du faire la même chose : renoncer à marquer le pluriel des noms mais ne pas se satisfaire du *the* pour le singulier (tant masculin que féminin) et pour le pluriel.

Clément : Tu veux dire que le français oral ne marquerait la distinction masculin/pluriel que par l'opposition le/les ?

Socrate : Avoue que c'est plus économique que d'affliger tous les noms de cette horrible sifflante ! Et en espagnol, c'est encore pire puisque même les adjectifs en sont pourvus au pluriel : *las casas grandes* ! Excusez du peu ! Alors qu'en français : même le S de Les ne s'entend pas – sauf avec la liaison dans certains cas. Par exemple : les grands chênes ! On n'entend aucun S alors qu'il y en aurait trois en espagnol et un en anglais. Le français a su s'émanciper du carcan morphologique du latin et c'est ce qui explique que c'est la langue néo-latine qui a conquis les langues qui avaient jusqu'alors échappé à l'influence romaine.

Clément : Le français a parachevé la latinisation de l'Europe ! Mais, dans ce cas, pourquoi, selon toi, l'anglais n'a pas adopté l'opposition orale : le/les ?

Socrate : Tu noteras d'abord que ce "e" du the anglais évoque fortement le "e" du le français. C'est d'ailleurs un des rares cas où l'anglais prononce le "e" écrit, à la française !

Il me semble que la différence finalement assez imperceptible pour une oreille non initiée, entre "le" et "les", lui a échappé, tout simplement.

Clément : en définitive, ce jeu de l'oral et de l'écrit que l'on trouve en français, l'anglais est passé complètement à côté !

Socrate : Le pire, c'est qu'il a une orthographe compliquée et décalée par rapport à l'oral mais, à la différence du français, cela ne lui sert à rien !

Socrate : L'imitation devient assez vite instrumentalisation et en ce sens elle a une valeur heuristique du fait qu'elle bascule de l'analyse à la projection.

John : Donc, selon vous, mes ancêtres anglais d'il y a mille ans, auraient pensé qu'ils devaient emprunter à la langue française une structure qu'ils trouvèrent, à tort ou à raison, lui faire défaut ? Pouvez-vous préciser ?

Socrate : Il faut bien comprendre que la gestion d'une langue est une tâche lourde et qu'il est tentant de sous-traiter.

John : Vous voulez dire que, par paresse, les anglais auraient fait appel au français.

Socrate : Il est paradoxalement parfois plus facile de trouver un consensus au sein d'un groupe en recourant à un élément étranger surtout si celui-ci, pour quelque raison, est auréolé d'un certain prestige. Par exemple, face aux modernités successives, plutôt que de devoir repenser la fonction d'un certain signifiant déjà connu et employé dans un certain sens, il est tentant d'emprunter un nouveau signifiant à une langue étrangère. Tout comme on peut emprunter un alphabet à une autre langue, c'est ainsi que le polonais langue slave s'écrit en caractères latins, notamment du fait que sa population est catholique et non pas orthodoxe. Mais de tels emprunts ne sont pas uniquement techniques et tôt ou tard ils risquent de prendre une autre dimension.

Clément : Et la société française – ou en tout cas une certaine élite – aurait accepté de meilleure grâce que d'autres un tel travail permanent de recomposition, de redéfinition, s'émancipant ainsi du latin, ce dont auraient profité d'autres langues, dont l'anglais.

Socrate : Oui, il me semble que la France est le pays d'une certaine émancipation et l'émergence du français, au Moyen Age, son dynamisme, offre déjà un caractère révolutionnaire par rapport à la toute puissance du latin.

Clément : Tu veux dire, Socrate, que la France a été bien avant la Révolution Française le cœur de l'Europe, d'où ont rayonné les forces de liberté.

Socrate : C'est bien pour cela que je suis revenu chez vous ! Et on ne peut séparer une langue du peuple qui la sous-tend. La langue française n'aurait pas connu le destin qu'elle a connu sans une charge supplémentaire assumée par ses locuteurs. On le comprend d'autant plus que de nos jours, ce travail n'est plus accompli et que le français tend à se

vassaliser par rapport à l'anglais, ce qui est une ironie de l'histoire qui ne doit pas pour autant nous faire oublier ce qui s'est passé en sens inverse et de façon infiniment plus massive et déterminante, du moins pour l'heure.

Clément : Dans ce cas, ne pourrait-on dire que de nos jours, les français instrumentalisent plutôt qu'ils n'imitent la langue anglaise ?

Socrate : De fait, ceux qui parlent ce qu'on a appelé le franglais ne prétendent nullement parler anglais ! L'instrumentalisation est largement du domaine du fantasme et se contente de peu tandis que l'imitation est bien plus contraignante.

Clément : Mais qu'est ce qui est le plus aliénant ?

Socrate : Le plus étrange dans l'instrumentalisation, c'est que celui qui sert ainsi de référence n'en est souvent même pas conscient et que le processus peut être ponctuel, c'est à dire s'être produit à un certain moment. C'est ce qui rend parfois l'instrumentalisation insupportable : car non seulement il y a décalage synchronique dans la mesure où le prêteur n'est pas au courant mais décalage diachronique dans la mesure où l'emprunteur peut avoir, par la suite, renié son acte et ses successeurs l'avoir oublié ou refoulé Et pourtant, les effets de cet acte d'instrumentalisation subsistent.

Clément : Cela expliquerait l'attitude des anti-astrologues qui refusent, au nom de la modernité, d'admettre ce qui s'est passé dans l'Histoire de l'Humanité et qui en outre s'est perpétué. Ils sont victimes du syndrome propre à toute instrumentalisation laquelle déclenche toujours un sentiment d'incrédulité de par un hiatus de la conscience entre le passé

et le présent. Et les anglais souffriraient du même syndrome par rapport au français.

Socrate : C'est comme si des enfants qui ont atteint l'âge adulte reniaient leurs parents vieillissés en leur montrant à quel point il serait invraisemblable qu'ils aient pu être engendrés par eux ! Inversement, il ne faudrait pas, comme certains astrologues, s'imaginer que puisqu'il y a eu, à un certain moment, instrumentalisation du ciel, qu'il va de soi qu'il faut continuer ce processus sur la base de l'astronomie moderne. De même, si l'anglais a instrumentalisé jadis l'ancien français, il n'est pas forcément concerné par le français contemporain !

Clément : et cependant, les effets entraînés par des initiatives passées n'en continuent pas moins à opérer.

Socrate : Oui, en apparence, l'instrumentalisation laisse à croire, du fait de la ressemblance avec le modèle, qu'il y a imitation ici et maintenant – ce qui surprendrait les deux intéressés – alors qu'il s'agit d'un héritage qui s'est perpétué subconsciemment, cheminant par quelque voie en quelque sorte souterraine mais qui n'est plus, stricto sensu, d'actualité, au niveau de la conscience.

Clément : Cela me fait penser à ces voyages dans le temps : on finit par mélanger le présent et le passé ! Mais, en définitive, quel est l'intérêt d'instrumentaliser une langue étrangère ?

Socrate : L'instrumentalisation est liée à un besoin de dualité !

Clément : La langue instrumentalisée serait comme une femme avec laquelle on veut avoir un enfant.

Socrate : Je dirai plutôt que la langue instrumentalisée est comme un étalon qui sert à engrosser plusieurs femelles. L'instrumentalisation est une fécondation ou plutôt une auto-fécondation qui conduit à une mutation..

Clément : D'ailleurs, ne parle-t-on pas d'un mètre étalon ? Donc le français aurait servi d'étalon tout comme d'ailleurs est né en France le système métrique....

John : Tout cela est bien beau mais il reste qu'une langue est une langue et que toutes les langues se valent, en définitive, n'est-il pas vrai ? On ne choisit pas sa langue comme on achète une voiture !

Socrate : Certes, pour le locuteur moyen, il n'y a pas conscience d'une solution de continuité dans le temps comme dans l'espace. Mais, sur le fond, je ne partage pas ce point de vue qui d'ailleurs ne serait pas acceptable en d'autres domaines, à commencer par l'économie, la politique ou la technique où les notions de dépendance, de colonialisme et de néo-colonialisme sont monnaie courante. De toute façon, on ne joue pas avec les problèmes de filiation, il faut savoir d'où l'on vient et ce que l'on a apporté. Il semble que l'on ait trop souvent un rapport un peu magique avec les langues et plus particulièrement avec sa langue maternelle. C'est comme si on la comparait à un arbre qui a poussé d'un seul tenant. En réalité, une langue est comme un pays, voué à la colonisation, aux invasions. La seule différence, c'est que le plus souvent, ce sont les locuteurs qui entraînent leur propre aliénation, ce sont eux qui empruntent et l'envahisseur n'est même pas toujours conscient du fait !.

John : Mais, même si l'on peut vous suivre sur le plan lexical, l'anglais a quand même préservé une morphologie germanique.

Socrate : Certes, il y a là un repli stratégique. Ce qui importerait serait la structure et non les éléments qu'elle encadre. Cela expliquerait la vogue de l'approche structurelle ! En réalité, il me semble bien que la structure soit un épiphénomène, c'est un truc de maquignon ou de voleur de voitures qui repeint la carrosserie et change les plaques minéralogiques ! Ni vu ni connu !

John : Vous ne pouvez en tout cas pas contester que la prononciation anglaise diffère de la prononciation française !

Socrate : Quelles règles connaissez-vous pour savoir comment prononcer une voyelle donnée dans un mot donné ?. On apprend au coup par coup ! Vous êtes habitué, c'est votre langue maternelle. J'ai remarqué que quand on entendait le son "eu" ou "ai" en anglais, on ne savait jamais a priori si la voyelle concernée était un e, un a, un o, un u, un y ou un i ! Songez au u (dans nurse, bus, must), au a (dans general, special, le a final d'America, que les Français prononcent à tort comme leur a), au o (dans nation, station), au "ai" de very, stupidly etc. Et vous voudriez que l'anglais soit la langue planétaire du XXI^e siècle ! Que penseront de nous d'éventuels extra-terrestres face à cette langue bâtarde ?

John : En tout cas, rien à voir avec la prononciation française ?

Socrate : : En êtes vous si sûr ? Il me semble au contraire que c'est du côté du français que se trouve la clef du système vocalique anglais !

John : En français, le l ne se prononce quand même pas "aille" !

Socrate : En êtes-vous si sûr, mon cher John ? Si vous prenez en compte les combinaisons de voyelles en français, associant le l au A, vous avez le groupe en "aille", et l'on y retrouve justement votre fameux "l" ! Et le l associé au E, donne un "é, comme dans neige, qui n'est pas si loin du "Eu" et qui sait comment tout cela se prononçait exactement il y a plusieurs siècles !. Mais le fait est là, le français dispose d'une grille de lecture des voyelles assez sophistiquée mais qui est beaucoup mieux codifiée qu'en anglais. Quand on l'a compris, il n'y a plus guère d'hésitation dans la pratique orale.

John : Et pour le "eu" de bus, de just, ou de must ?

Socrate : Et bien, c'est tout simplement la combinaison du U et du E, en français, dans jeune, un peu, peur, sœur, cœur etc. Vous voyez bien que le U français peut donner un EU dans un certain contexte vocalique ! L'alchimie de l'écriture vocalique en français est très sophistiquée et d'ailleurs les français d'aujourd'hui s'y perdent parfois : comment, par exemple, prononcer "gageure"(il épelle) ?

John : Touché !

Clément : Comment expliquer dès lors, Socrate, que les anglais n'aient pas emprunté clefs en main le système dont tu parles ?

Socrate : Il y a plusieurs hypothèses : soit le système n'avait pas été formalisé lors de l'emprunt initial par l'anglais et l'on sait que l'orthographe française a été réformée à de nombreuses reprises, soit l'anglais n'a pas "compris" le système. Mais je préfère quand même la première hypothèse.

Clément : Donc quand les français disent, en franglais, "un must" en prononçant "meuste", ils retrouvent en fait un

mode archaïque de prononciation conservé par les anglais, antérieur à la réforme orthographique...

John : Mais ne pourrait-on pas dire aussi bien que c'est le français qui a emprunté son système de prononciation à l'anglais et l'aurait perfectionné ?

Socrate : Soyons sérieux, mon cher ami, le français n'a quasiment rien emprunté à l'anglais au niveau linguistique – et plus généralement sur le plan des traductions de l'anglais vers le français- avant, disons, le XVIIe siècle pour ne pas dire le XVIIIe siècle ! Et la réciproque on le sait n'est pas vraie puisque déjà à cette époque, certains emprunts de l'anglais au français dataient déjà de plus d'un demi millénaire ! D'ailleurs, il est probable que cette dépendance ait commencé avant la conquête normande...

John : Mais quand je dis " I" ou "You", au moins, cela n'a rien à voir avec le français !

Socrate : Croyez vous par exemple que lorsque vous écrivez "you" et que vous le prononcez à la française comme dans "vous", vous soyez proche de l'allemand ou du latin ? Seul le français peut expliquer cette prononciation de l'anglais You ! Le plus drôle, c'est que lorsqu'un jeune français apprend à lire "you", il trouve cela tout naturel ! Quant à votre I, il ressemble beaucoup, vous en conviendrez, si l'on reste à l'écriture, à notre Je, qui devant une voyelle s'écrit J' comme dans j'aime, quand on sait que le I et le J étaient des lettres qui ne se distinguaient pas autrefois.

Clément : Je crois, John, que l'affaire est assez claire. Cette discussion me fait penser à une scène du Bourgeois Gentilhomme de Molière dans laquelle Monsieur Jourdain apprenait qu'il faisait de la prose sans le savoir ! Votre langue

s'est bel et bien parée des plumes du paon et d'ailleurs quel plus bel hommage au français ! : Mais pourquoi, justement, a-t-elle rencontré un tel succès ?

Socrate : N'oublions pas que l'anglais en tant que langue mondiale a succédé précisément au français ! Il y a eu un transfert.

Clément : Mais comment cela fut-il possible ? Pourquoi le français a-t-il perdu sa suprématie ?

Socrate : La force de l'anglais c'est de ressembler au français. Il y a une continuité évidente, de tous les points de vue. C'est un peu comme le passage de l'Ancien au Nouveau Testament !

Clément : Pas moins ! Il est vrai que la question se pose aussi pour le passage de relais qui aboutira à la marginalisation des juifs. Voilà donc juifs et français sur un même pied, les uns et les autres spoliés ! Pas étonnant que la France ait été pionnière dans la façon de traiter les juifs, au lendemain de la Révolution !

Socrate : On ne saurait exagérer le plaisir que l'on peut avoir à s'emparer du bien d'autrui ! Le conquérant conquiert le conquérant et celui qui est ainsi conquis est en fait un voleur ! De toute façon, toute conquête implique l'envie de posséder ce qu'a l'autre, de s'appropriier l'autre et donc de devenir l'autre qui ne s'aperçoit que trop tard du mal qu'on lui a fait, quand un autre a pris sa place, littéralement il y a là imposture !. Si bien que les français ne sont même pas conscients de leur rayonnement de leur langue alors qu'ils sont au courant de leurs conquêtes coloniales ! Ils savent quels sont les pays qui parlent le français mais ils ignorent les langues qui leur ont emprunté et qui, donc, en quelque sorte, sont

aussi des colonies françaises. Il faudrait en faire l'inventaire. En fait, la France dispose d'un gisement de mots dont le monde entier se sert; cela lui appartient probablement plus que les ressources naturelles dont tant de pays tirent leur richesse !

Clément : Tu veux dire, Socrate, que viendra peut-être un jour où cet "or gris" sera reconnu et payé à sa juste valeur ?

Socrate : Et pourquoi pas avec les progrès de la numérisation ?

John : Eh bien, Socrate, explique-nous, donc, cette "perversité" de l'anglais, pour reprendre ton expression !

Socrate : Quand on se met en situation de dépendance, on cesse d'avoir un développement normal. On saute les étapes. Le changement est déterminé à un autre niveau.

Clément : Tu veux dire, Socrate, qu'au lieu de se développer naturellement, selon son propre rythme, une telle langue relèverait de la logique de croissance d'une autre langue.

Socrate : D'où une multiplication de termes sans lien avec les autres, sans lisibilité étymologique. A la place d'une chaîne de mots d'une même famille, on n'en trouve qu'un, tantôt un verbe, tantôt un adjectif etc./. Dans chaque cas, on aboutit à une impasse.

Clément : Et il faudrait remonter à la langue prêteuse pour retrouver des réseaux entiers de mots... Cette langue est une pépinière, un réservoir de mots car plus on emprunte, plus

on est conduit à emprunter, plus cela devient facile. C'est le premier pas qui compte...

Socrate : La cohérence au niveau des signifiés pallie l'incohérence au niveau des signifiants tout comme d'ailleurs l'inverse peut aussi induire en erreur. C'est pourquoi toutes les langues donnent satisfaction aux groupes qui s'en servent, c'est qu'elles restent un épiphénomène par rapport au signifié, qui est ce que chacun sait, ce que chacun a pu observé au quotidien. Le signifié sert plus à corriger ou à reconnaître le signifiant que l'inverse : entre les deux, il y a le consensus. Même un très mauvais outil linguistique marche et deux communautés très différentes peuvent se servir d'une seule et même langue alors qu'elles vivent sur des valeurs autres. Et un membre de l'une n'accédera pas pour autant à l'autre du seul fait qu'il en connaît la langue ! Autre chose encore, le cas de l'étranger à cette langue qui, lui, va dépendre fortement des performances de la langue et tendra à exagérer son rôle. Il croit que la non compréhension entre lui et les autres est liée à sa mauvaise connaissance du signifiant alors qu'elle tient surtout à sa méconnaissance du signifié car s'il connaissait ce dernier, il saurait déjà ce qui va être dit et il se dispenserait souvent de prendre la parole pour poser des questions inutiles ou dire des choses évidentes ! A l'inverse, on peut fort bien imaginer que plusieurs langues soient pratiquées au sein d'une communauté sans que cela fasse obstacle à son unité, en raison de la prégnance du signifié

Clément : Ne pourrait-on comparer le signifié à l'odorat, au toucher et au goût – si importants dans le rapport sexuel – et le signifiant à la vue et à l'ouïe ?

Socrate : Très juste. Qu'est ce qui nous permet de distinguer telle boisson de l'urine si ce n'est l'odeur ? Il y a des personnes qui ne peuvent compléter leur information visuelle

et auditive – qui sont largement tributaires de la forme – par un accès complémentaire qui prend en compte la matière.

Clément : Et selon toi, on commet plus facilement une erreur au niveau du signifiant que du signifié. Comme disait le maréchal Pétain, la terre ne trompe pas.

Socrate : Prends un exemple simple : tu es d'accord que treize et quatorze sont, oralement, des signifiants bien distincts, ils le sont déjà un peu moins à l'écrit : 13-14. Mais si je te montre un saladier avec treize cerises et un autre avec quatorze, est-ce que tu verras aussitôt la différence ? On risque donc de se polariser au niveau du signifiant sur ce qui est quasiment indifférent et imperceptible au niveau du signifié !.

Clément : Il y aurait donc instrumentalisation du signifiant par un groupe mais ce signifiant ne serait en soi guère performant ! Voilà une jolie façon de réduire la linguistique à la portion congrue !

Socrate : La linguistique moderne veut appréhender les langues comme des systèmes indépendants les uns des autres. Elle analyse le comportement des locuteurs dans leur gestion du lexique, notamment. Mais peut-on faire abstraction des influences d'une langue vers une autre ou plutôt de sa dépendance ? Certainement pas quand on réfléchit sur sa formation et sur son devenir. Or, le français est incontournable pour l'anglais ! Un mot français a beaucoup plus de facilité pour s'implanter en anglais qu'un mot d'une autre langue et ce parce qu'il s'y retrouve en terrain de connaissance et sa présence ne choquera pas. Dire que l'anglais est habitué aux mots français est un euphémisme. Autant en être conscient et assumer pleinement cette situation, de part et d'autre.

Clément : Tu veux dire, Socrate, qu'il existerait un empire linguistique français bien au delà des limites de la langue française, stricto sensu ?

Socrate : Et l'anglais fait partie de cet empire ! Toute personne qui apprend l'anglais apprend ipso facto du français. Un français corrompu, en miettes, certes mais du français quand même. En cela, l'anglais serait une langue "féminine" en ce qu'elle est marquée par un fort mimétisme. Une langue lunaire qui s'est satellisée par rapport au français. Comme une femme qui enfante mais qui ne veut pas dire qui est le père. Une sorte d'immaculée conception.

Clément : Rien d'étonnant dès lors que l'anglais soit la langue de cet univers technologique marqué par un fort processus d'imitation !

John : Voilà donc une nouvelle forme d'anglophobie !

Socrate : Ce n'est pas trop tôt. L'anglais n'a d'ailleurs pas nécessairement gagné la partie. Qu'il se soit imposé est une chose, qu'il soit structurellement une langue aboutie et digne d'être celle de l'humanité dans l'avenir en est une autre. La victoire des Barbares ne prouve rien !

Clément : Tu veux dire que si on considère une langue comme un outil en phase avec le monde technologique, l'anglais laisserait à désirer.

Socrate : Il y a là un paradoxe dans la mesure où l'anglais est précisément devenu la langue de la technologie. Mais ne jouons pas sur les mots !

Clément : En fait, si je comprends bien, tu considères que le monde technologique a des exigences qui nous

imposent à terme de repenser la question des langues et celle des peuples.

Socrate : Repenser en effet la question des langues en les considérant du point de vue de leur harmonie interne. Or l'anglais n'a pas achevé l'intégration de ses composantes. Repenser la question des peuples – ce qui est d'ailleurs lié, peu ou prou, à la diversité des langues – de façon à ce que l'on mette en place une politique d'instrumentalisation des clivages.

Clément : D'ailleurs, on pourrait dire que la langue est une machine, elle est en principe organisée comme telle.

Socrate : Il y a des dysfonctionnements, des incohérences, au niveau des langues, il faut pouvoir les réformer, les restaurer – par delà la réforme de l'orthographe.; il faut les désacraliser. Et de ce point de vue la langue française ressemble à un jardin à la française et la langue anglaise à un jardin à l'anglaise, ou faudrait-il dire à une auberge espagnole.

Clément : En outre le français qui a marqué non seulement l'anglais mais diverses langues germaniques et slaves, entre autres et qui est de plein pied avec les langues latines, pourrait devenir un véritable espéranto, avec ses lettres de noblesse prestigieuses, qui n'aurait pas les stigmates d'une langue grandie sous dépendance comme l'anglais.

Socrate : Mais je tiens à préciser que le français devait échapper aux Français comme le judaïsme aux juifs. Mais tu as raison, mon cher Clément : ce ne serait pas rien d'avoir pour langue mondiale une langue qui n'a cessé depuis plus de mille ans de fasciner les autres langues. Or, nous vivons dans

un monde qui rejette toute idée de dépendance mais qui n'en fonctionne pas moins en permanence sous influence. Et d'ailleurs, le langage est un moyen idéal d'asservissement.

Clément : La langue n'est-elle pas, pourtant, le meilleur mode de communication, d'expression ?

Socrate : Je ne pense pas que cela ait été sa fonction première; je vois surtout dans le langage un mode de nivellement qui permet à un homme de dominer d'autres hommes.

Clément : Parce que toute une communauté parle la même langue ?

Socrate : Pour une autre raison ! Le langage favorise la répétition. Je dis une chose et un autre répète ce que j'ai dit et ainsi de suite. Les hommes sont changés en machines à répéter. Surtout quand ils lisent à voix haute un texte écrit par un autre. On dirait des orgues de barbarie ! D'ailleurs, il y a maintenant des machines qui savent lire et avec lesquelles on converse.

Clément : La langue serait donc un processus majeur d'unification au service d'une aristocratie intellectuelle.

Socrate : On pourrait la comparer à du sperme capable de féconder un nombre infini de récepteurs. Et les textes ainsi sécrétés sont comme des enfants. La partie féminine en nous – l'anima – individualise, apporte une valeur ajoutée, et donne une impression superficielle de diversité.

Clément : La femme a-t-elle un rapport particulier au langage ?

Socrate : Tout passe par le langage pour elle. Elle bâtit sur le langage. Elle a besoin d'un système de signes pour se sentir à l'aise. Elle est d'ailleurs fascinée par la chose écrite et rendue immuable. D'ailleurs, la femme a besoin de tout passer au crible du langage. Elle a une capacité que n'a pas l'homme à mettre des mots sur toute situation. Demande lui ce qu'elle pense de ceci ou de cela; elle a toujours une réponse, une impression, un premier jet, elle est programmée pour.

Clément : le langage serait dans ce sens une sorte de meurtre, comme on empaille un animal.

Socrate : Apprendre à parler, c'est la voie de l'esclavage, c'est le sceau du clone. Rares sont ceux qui en font un outil de domination pour eux-mêmes. On pourrait dire, en paraphrasant Marx, qu'il y a une lutte autour du langage selon que l'on se situe du côté des maîtres ou des esclaves.

Clément : Le verbe serait donc le vecteur de la féminisation, il sous-tend toute transmission. Le langage serait pour toi au cœur même du processus d'imitation, avec tout ce qu'il peut avoir d'illusoire et de nécessaire, cependant.

Socrate : On n'avoue pas de bonne grâce que l'on imite l'autre. La moindre différence suffit à nous convaincre que l'on n'a pas imité et d'ailleurs ne s'agit-il pas, au fond, d'une coïncidence si ce que nous faisons ressemble à ce que fait notre prochain ? Peut-être existe-t-il une source commune qui rendrait compte des ressemblances, comme cela on ne se devrait rien l'un à l'autre ? Mais tout cela n'est que vanité !

Clément : Pourtant, il y a des phénomènes de mode qui montrent bien que l'on reconnaît se soumettre collectivement à un même modèle.

Socrate : Le cas le plus extrême est probablement la danse. Regardez une piste de danse : des dizaines de personnes s'efforcent de réagir simultanément à une même musique, en faisant les mêmes pas, les mêmes mouvements. On a l'impression de pantins articulés par une machine ! La musique est aussi asservissante que le texte. On pense aux galériens travaillant au son des tambours.

Clément : Pour toi, les différences par rapport au modèle seraient involontaires, dues à l'inadvertance.

Socrate : C'est comme ce mauvais artisan qui a mal copié son modèle et qui de ce fait va affirmer qu'il ne s'en est pas vraiment inspiré. Ainsi, une mauvaise imitation serait encore la meilleure formule ! Si encore, ces changements étaient l'expression d'une structure propre à l'emprunteur...

Clément : En effet, tu soulèves là un point intéressant : quelle est la part de l'emprunteur dans l'emprunt, sa valeur ajoutée ?

Socrate : Revenons, si tu veux bien, sur notre discussion avec John. Il est évident que l'emprunteur ne saurait emprunter correctement et complètement, il est condamné à simplifier, à extrapoler.

Clément : En effet, emprunter à quelqu'un en douce, sans lui demander son avis n'est nullement une garantie de fidélité au modèle; on pourrait même dire qu'il y a, à plus d'un titre, un risque de trahison. On est un autodidacte qui arrange les choses à sa guise.

Socrate : si on ajoute le fait que cet emprunt est généralement l'œuvre d'un groupe qui en fait plus ou moins à

sa tête, on n'est pas à l'abri de l'élaboration d'une grammaire fantaisiste.

Clément : Tu veux dire que lorsque les anglais empruntent au français, les distorsions seraient moins dues aux spécificités de la langue anglaise qu'à une observation défectueuse de la langue française.

Socrate : Il s'agit en effet d'un français imaginaire, reconstitué avec les moyens du bord et non d'un français anglicisé. Ou du moins, s'il est anglicisé, c'est par les locuteurs anglophones mais non du fait de la langue anglaise. D'autant que l'anglais ne se décline pas et ne peut donc, à la différence du russe par exemple, unifier sous un même vernis un ensemble hétérogène.

Clément : Mais comment procède une langue pour se distinguer des autres issues d'une même famille, comme c'est le cas des langues latines ?

Socrate : Le français est une langue qui a refusé de prononcer les consonnes finales, même celles qui marquent le pluriel. Mais cette habitude se perd – de par certaines influences étrangères, introduisant une autre pratique – qui sont plus nocives que le seul emprunt lexical – et bien souvent, notamment pour les noms propres étrangers ou non, on fait sonner les finales.

Clément : Mais justement, l'anglais n'a pas suivi le français sur ce point.

Socrate : Voire. D'abord, il marque à l'écrit le pluriel des noms par un s, ce que ne fait pas l'allemand. En outre, l'anglais n'en a pas moins tendance, à l'oral, à avaler souvent les consonnes et pas seulement en fin de mot. D'ailleurs les

accents en français se font l'écho de consonnes qui ont disparu. Il ne l'a pas fait, me semble-t-il, parce qu'il a emprunté un français écrit plus qu'un français oral et que quand on lit du français, on n'en a pas le mode d'emploi pour autant. Le français parlé est très déroutant. Mais on devrait parvenir à formuler l'équation qui caractérise le français et à montrer que l'on retrouve cette équation en anglais. Test de paternité.

Clément : Tu aurais donc remarqué que bien des particularités du français anglicisé ne tiennent nullement aux effets d'un atavisme germanique.

Socrate : On dit qu'il ne faut pas être plus royaliste que le roi, eh bien je dirai que l'anglais a poussé jusqu'à l'extrême certains traits du français, plus ou moins bien perçus, au demeurant. Et en ce sens, il aurait construit un néo-français.

Clément : Tu veux dire que certains traits de l'anglais sont le résultat d'une imitation très imparfaite et très simplificatrice du français.

Socrate : Cela permet d'ailleurs ainsi de redécouvrir en français grâce à ce miroir déformant, des aspects auxquels on n'aurait pas songé ou qui auraient disparu du français moderne, puisque rappelons-le l'anglais a commencé à emprunter au français ou à tel ou tel de ses dialectes, autour de l'an Mil !

Clément : Mais est-ce que ces deux langues plus ou moins corrompues qui cohabitent en anglais, est-ce qu'elles ne se mélangent pas, avec le temps ? Est-ce qu'elles ne se sont pas réparti les taches, comme le soutenait un Walter Scott ?

Socrate : Certes, le public a tendance à adopter un seul et même mode opérationnel : peut-il prononcer de deux façons différentes les mots de chaque groupe ?

Clément : On l'observe d'ailleurs de nos jours en français, où certains finissent par prononcer des mots qui n'ont rien d'anglais à l'anglaise, ou du moins selon ce qu'ils imaginent être tel. On ne sait plus souvent s'il faut ou non prononcer telle consonnes finale.

Socrate : C'est précisément ce qui se passe en anglais, bien des mots anglais du groupe germanique sont prononcés "à la française" ! Mais, je ne vais pas donner un cours ici. D'ailleurs, il est grand temps que je m'en aille. A bientôt, Clément !



Second dialogue

Clément : Salut, Socrate, je voudrais aujourd'hui que nous parlions à nouveau des langues. Je suis venu avec un de mes amis qui justement enseigne l'anglais. Je te présente .

Socrate : Bonjour André. Voilà bien une tâche passionnante !

André : Clément m'a notamment raconté votre discussion avec un américain.

Clément : Ah oui, l'ami John !

Socrate : Sur quoi souhaiteriez-vous que nous revenions ?

André : Vous semblez contester le fait que l'anglais soit une langue à part entière ? Il s'agirait d'une sorte de dérivé du français. Vous n'y allez pas de main morte !

Socrate : Je suppose donc, à vous entendre, qu'avec vos élèves, vous ne vous basez pas sur ce fait ?

André : Je ne suis pas sûr que cela leur serait d'un grand secours.

Clément : Tu veux dire, mon cher André, que tu ne leur montres pas les mots français existant en anglais.

André : A la base, l'anglais est quand même bien une langue germanique. Elle s'est latinisée par la suite mais ce n'est là qu'une strate tardive et cela concerne le plus souvent des formes sophistiquées, pas la langue de l'homme de la rue..

Socrate : Je ne vous suivrai pas sur ce terrain. Même des mots d'usage très courant sont repris littéralement du français. Songez à des adjectifs comme "simple", "différent", "certain", "sure", "possible" ou "impossible" etc. que l'on retrouve tel quels avec la même acception ! Lors d'un séjour à Londres, je me suis amusé à relever tous les mots français qui figurent sur les panneaux publicitaires ou sur les signaux indicateurs, c'est à dire des textes qui s'adressent à tous les usagers, à tous les consommateurs. J'imagine que les gens comprennent ce qui est écrit !

André : Je ne sais pas si les anglais sont conscients de lire des mots français, comme vous dites.

Socrate : Attendez, le problème n'est pas là. On était en train de parler de pédagogie ! A ce stade, on n'en a rien à faire que les anglophones sachent ou non l'origine des mots qu'ils utilisent. L'important, c'est que cela soit pris en compte par les professeurs de langue, aussi bien ceux qui enseignent l'anglais que le français.

André : D'ailleurs, il y a beaucoup de mots anglais en français. On ne sait pas toujours qui a emprunté à qui....

Socrate : Là encore, cela ne change rien au niveau didactique. On a l'impression que ce problème d'emprunts, vous en faites une affaire personnelle.

André : Chaque langue est un tout. L'anglais est l'anglais; le français est le français. Point barre.

Socrate : il faut tenir compte des influences qui s'exercent d'une langue sur une autre; faute de quoi, l'on se condamne à ne pas en comprendre l'évolution, les phases ni les apports spécifiques. Et, dès lors; on ne bâtit pas des passerelles pour passer d'une langue dans une autre, ce qui est le rôle des traducteurs et des professeurs de langue. Vous rendez-vous compte du surcroît de travail que vous donnez à vos élèves en refusant de leur expliquer comment convertir leur propre bagage français de façon à ce qu'il soit opérationnel en anglais !

André : Cela risque de les embrouiller plus qu'autre chose.

Socrate : Et comment font-ils à votre avis pour mémoriser le nouveau vocabulaire ?

André : Ils se débrouillent. Ils écoutent des enregistrements. Cela finit bien par entrer !

Socrate : Je crois, au contraire, que plus ou moins inconsciemment, ils s'efforcent de rapprocher les mots qu'ils connaissent et les mots qu'ils ont à apprendre. Le cerveau est là pour cela. C'est un ordinateur ! Alors tant qu'à faire, autant les aider dans ce processus plutôt que d'en faire une pratique occulte, à votre insu !

André : Je veux bien admettre, en effet, qu'il vaille mieux prendre le taureau par les cornes si les choses se passent ainsi.

Socrate : Le français est à l'origine du développement de l'anglais au cours des derniers siècles. Ce serait aberrant d'enseigner l'anglais à des francophones comme si de rien n'était ! Et vice versa.

Il y a là une sorte de pari : il me semble que j'ai plus à gagner à supposer que les mots français qui me viennent à l'esprit existent en anglais, du moins chez un locuteur dont c'est la langue maternelle, plutôt que d'appauvrir mon anglais en me privant des dits mots français !

Clément : Tu veux dire, Socrate, que l'anglais s'est branché sur le français, à partir d'un certain moment de son histoire, de la même façon qu'à un certain moment l'humanité s'est branchée sur le cosmos. Mais, depuis, les choses ne se sont-elles pas inversées ? Est-ce que ce n'est pas, à présent, le français qui subit les soubresauts de l'anglais ?

Socrate : les choses ne sont pas si simples. Tu oublies, mon cher Clément, le facteur temps. Ce qui se passe

aujourd'hui n'a pas le même impact que ce qui s'est passé hier !

Clément : Tu veux dire que le temps des influences est révolu ?

Socrate : En tout cas, on ne change pas en quelques décennies une tendance millénaire et structurelle plus que conjoncturelle. Je te rappelle que la conquête normande, c'est le XI^e siècle, cela ne date pas vraiment d'hier ! A tel point que bien des mots anglais qui entrent en français ne le font que parce que ce sont des mots français ! Ce qui relève du calcul des probabilités : l'anglais étant truffé de mots français, il y a de fortes chances pour que dans ce qu'il exporte, il y ait une proportion importante de mots français.

André : Mais ces mots n'ont pas forcément le même sens qu'en français.

Socrate : L'anglais contribue à l'enrichissement des signifiants français !

Clément : Tu veux dire, Socrate, que le traitement qu'opère l'anglais sur les emprunts au français participe de l'histoire de la langue française. L'anglais roulerait donc pour le français.

Socrate : Et le français récupère en fin de course cet apport ! Prenons le cas de la requalification des signifiants face à de nouvelles notions, de nouveaux objets, ce qui est le lot de la modernité. Si l'anglais parvient à associer de nouveaux signifiés aux signifiants français, il les enrichit et ipso facto il enrichit la langue française. D'ailleurs, on pourrait tout à fait inclure l'anglais dans la sphère francophone et profiter des trouvailles des anglais comme de celles des

québécois ou des sénégalais ! Mallarmé disait qu'apprendre l'anglais pour un français, c'était renouer avec un certain passé de sa langue !

André : Mais souvent, c'est l'effet inverse, le signifiant français se trouve appauvri, son champ singulièrement restreint, en anglais, ne serait-ce que parce qu'il évolue dans un autre champ sémantique.

Socrate : Je vous l'accorde mais justement les professeurs sont là pour expliquer tout cela et ce n'est pas sorcier ! En règle générale, l'emprunt est réducteur, il n'épuise pas les significations d'origine, ce qui fait qu'une langue emprunteuse comporte une pléthore de mots, utilisés de façon très ponctuelle. Un mot pour chaque chose. Autant de signifiants que de signifiés ! Le jeu sémantique et étymologique y est médiocre. C'est pourquoi une chose est d'apprendre un anglais basique, comme on dit, une autre de maîtriser cette langue pléthorique atteinte d'obésité. Il me semble d'ailleurs que la plupart des locuteurs anglophones ne connaissent qu'approximativement leur propre langue.

André : Il me semble que dans toutes les langues les locuteurs ont les mêmes automatismes.

Socrate : Je n'en crois rien ! Bien au contraire, toutes les langues n'offrent pas le même confort à leurs locuteurs. Il y a des alphabets incommodes, sans voyelles, comme en hébreu ou en arabe – ce sont de véritables casse têtes – et qui font de la lecture un pensum encore aujourd'hui réduit à une élite qui seule peut lire en abondance. Il y a des langues qui ont connu de fortes mutations dans leur histoire, ce qui rend problématique l'accès aux textes anciens. Il y a des langues qui se déclinent et d'autres point. Il y a des langues comme l'anglais qui ont un lexique labyrinthique qui fait que le

locuteur moyen devine le sens de certains mots d'après le contexte, avec une compréhension passive de mots qu'il n'utilise à peu près jamais de lui-même. Il semble que les anglais apprennent leur langue, mot par mot. C'est laborieux ! Il y a des langues qui exigent plus d'efforts que d'autres, qui sont moins ergonomiques. Les langues sont comme les pays, il y en a où il fait mieux vivre mais on arrive à vivre partout. Il y a des langues qui sont d'un seul tenant et d'autres qui sont clivées et c'est à mon sens le cas de l'anglais qui n'a pas de cohérence d'ensemble et qui relève peu ou prou d'une sorte de bilinguisme.

André : C'est pourtant les français qui se plaignent de parler le français !

Socrate : Il y a là en effet un étrange paradoxe mais qui s'explique : un homme en bonne santé tousse plus qu'un mourant qui n'en a plus la force et qui est résigné ! La présence française en anglais est tellement lourde qu'on a passé depuis longtemps le cap où elle aurait pu être éradiquée. Les mots français y sont si nombreux qu'ils y constituent morphologiquement un État dans l'État. On ne s'offusque évidemment plus qu'il y en ait un de plus ou de moins, ils ont un profil très familier. D'ailleurs, enlevez les mots français en anglais et il n'y a plus de langue. Enlevez les mots anglais en français, on n'y fera même pas attention ! D'ailleurs, quand on emploie un mot anglais en français, on le met en italique ou entre guillemets. Le locuteur, en règle générale, sait pertinemment que ce n'est pas du français. On est loin du compte avec les anglophones, ils ont dépassé ce stade ! Mais ce qui m'intéresse ici, justement, c'est la manifestation d'une influence qui est passée à un niveau subconscient du fait même de son caractère massif et de son ancienneté.

Clément : Il semble bien que le français soit en effet assez malade. Comment cela se manifeste-t-il ?

Socrate : Prenons par exemple la géographie. Est-ce que le français a conservé les noms tels qu'employés localement ? On dit Rome et non Roma. On dit Lisbonne et non Lisboa, on dit Copenhague et non Kobenhaven, on dit Moscou et non Moskva etc. Pour les personnes, on dit Léonard de Vinci et non pas Leonardo da Vinci. Bref, autrefois, on francisait à tour de bras ! Buckingham était devenu Bouquinquant, Marlborough, Malbrouk. Il fallait passer un péage. Les mots n'entraient pas comme dans un moulin.

Clément : Et à présent, que se passe-t-il ?

Socrate : Par je ne sais quel scrupule d'exactitude et de précision, on n'ose plus retoucher les noms propres, ni même les prononcer à la française. Comme si l'on pouvait de toute façon demander à un locuteur français moyen de maîtriser la phonétique de toutes les langues du monde ! Ce ne sera jamais qu'une cote mal taillée !

Clément : Ce qui crée un flux de mots étrangers qui ne vont pas s'intégrer et qui risquent à terme de contaminer les mots indigènes. Nos enfants risquent bientôt sinon déjà de ne plus savoir comment prononcer un mot, a priori. D'où un énorme surcroît de fatigue pour la mémoire ! Cela n'est pas très ergonomique ! Mais si j'ai bien compris, Socrate, un savoir est toujours amené à se brancher sur un autre savoir, parfois très éloigné au départ.

Socrate : En effet, tu m'as bien compris. On ne saurait jeter la pierre à l'anglais, dans son instrumentalisation du français. C'est de bonne guerre ! Mais il faut rendre à César ce qui est à César !

Clément : Justement, je voulais te demander, mon cher maître, comment une langue tombait sous la tutelle d'une autre langue et en quelque sorte se féminisait.

Socrate : Abordons le problème plus globalement, veux-tu. C'est l'occasion de faire le point sur ce que l'on pourrait appeler la chaîne des tropismes. Il y a deux mouvements, vers le haut et vers le bas. Vers le bas, c'est le fait de se décharger sur des automatismes divers. Vers le haut, c'est la recherche d'une structure.

Clément : Chaque être serait donc pris entre ces deux exigences, une instance d'automatisation et une instance de structuration. L'automatisation le libère des besognes de répétition, de reproduction, d'une certaine forme de paranoïa. La structuration externe le libère des tensions de l'auto-structuration, du risque d'une certaine forme de schizoïdie.

Socrate : C'est un peu, dira-t-on, la dialectique de la matière et de la forme.

Clément : Et sans ce double processus, il y aurait congestion ou implosion.

Socrate : Et cela implique une mise en œuvre à double titre de l'instrumentalisation de l'environnement, de l'autre.

Clément : Donc, l'anglais, si j'ai bien compris, aurait instrumentalisé le français pour se libérer de la tâche de structuration.

Socrate : En effet, emprunter des mots nouveaux n'est pas en soi une nécessité. On peut les forger soi-même à partir du corpus des racines existantes ou on peut redéfinir les acceptions des mots déjà existants. Pas besoin d'importer !

Clément : C'est ainsi qu'une langue peut s'alourdir et se compliquer inutilement en empruntant des mots ou des sons nouveaux sous prétexte de modernité ou d'exotisme. Mais ne peut-on dire alors que l'anglais a sous traité cette tâche au français pour pouvoir s'en libérer ?

Socrate : Ce serait plutôt le contraire : le français a trouvé ainsi un marché plus vaste pour se manifester.

Clément : Mais tu disais que cela s'était fait à son insu.

Socrate : A l'insu des Français, certes. Mais en ce qui concerne la dynamique d'une langue, la fascination que celle-ci exerce sur d'autres langues fait bel et bien partie de son destin.

Clément : Tout de même, je commence à avoir quelque mal à distinguer entre ce que l'on pourrait appeler l'étage du dessus et l'étage du dessous !

Socrate : Il faut distinguer entre instrumentalisation et instrumentation.

Clément : Ne pourrait-on dire, dans ce cas que si l'instrumentalisation consiste à utiliser quelque chose d'existant dans un but qui nous est propre et qui ne le concerne généralement pas, l'instrumentation serait au contraire la création d'un outil ad hoc ?

Socrate : Excellent, mon cher Clément. Même si en pratique, la distinction est parfois difficile à cerner. Imagine que je prends une branche d'arbre pour me faire un bâton. Ce bâton, je l'ai créé pour mon usage mais il a bien fallu que je le fasse à partir de cette branche qui n'a pas spécialement vocation à devenir une canne !

Clément : Disons que dans le cas de l'instrumentalisation, j'ai affaire à un produit fini et dans l'instrumentation à une sorte de matière première.

Socrate : Si tu veux !

André : Mais si nous revenions à nos moutons et à la didactique de l'anglais...

Socrate : Eh bien, sachant que l'anglais a instrumentalisé le français – et dieu sait s'il ne l'a pas créée de toutes pièces – il conviendrait d'en tenir compte !

André : Tout cela est bien beau, mais je le répète, mes élèves ne vont pas se mettre à n'employer que des mots français quand ils parlent anglais.

Socrate : Là n'est pas la question. Nous parlons de l'apprentissage en quelque sorte subconscient. Et puis pourquoi pas, après tout ? Qui s'en étonnerait ? Les anglais diraient : ces français parlent un anglais à leur façon, tout comme ils reconnaissent un accent français. Or, on en arrive au paradoxe suivant : les français parlent l'anglais le moins francisé qui soit et finalement le plus pauvre qui soit. Depuis que j'ai pris l'habitude de mobiliser un maximum de mots français, les anglais me félicitent pour ma façon de m'exprimer dans leur langue. Comme on dit en franco-anglais : No comment !

Clément : Au fond, Socrate, tu reproches aux enseignants d'anglais de présenter leur domaine comme relevant d'une langue étrangère alors qu'à la limite, on serait dans la continuité de l'enseignement du français.

Socrate : Il y aurait comme une sorte de conspiration de la part de la corporation des professeurs français d'anglais à insister précisément sur ce qui irait en sens contraire, quitte à appauvrir l'anglais de leurs élèves qui est un anglais parfaitement introuvable sinon dans les manuels d'anglais à l'usage des Français.

Clément : Mais quel intérêt pourrait-on avoir à une telle désinformation ?

Socrate : Selon moi, il s'agirait d'une matricialisation de l'instrumentalisation. Si on admet que l'anglais a été instrumentalisé par un certain consensus, parce qu'on avait besoin d'une langue de référence, la tentation est forte de défendre et d'illustrer, à n'importe quel prix, les vertus intrinsèques, matricielles, de la dite langue.

Clément : Mais pourquoi ce passage du français à l'anglais en tant que langue de référence ?

Socrate : Avant, il y avait eu le passage du latin au français qui a permis de latiniser l'Europe qui avait échappé peu ou prou à l'influence romaine. Et l'anglais, à son tour, a permis à cette latinité d'assurer un empire encore plus vaste, à l'échelle mondiale. Rien ne prouve que l'anglais aurait pu conquérir la position qui est la sienne s'il n'avait été perçu, consciemment ou inconsciemment, comme le successeur ou le succédané du français.

Clément : Il y aurait donc un double passage, une double translation, entre les deux langues, diachronique – l'une succède à l'autre – et synchronique – avec la conscience d'une proximité.

Socrate : Prenons l'exemple des traductions du français vers l'anglais ou de l'anglais vers le français.

Clément : Je suppose que tu vas nous dire que le traducteur du français vers l'anglais va conserver les mots français d'origine et que le traducteur de l'anglais vers le français va conserver les mots français utilisés.

Socrate : Tout se passe comme s'il s'agissait d'un simple exercice de transposition entre deux états d'une même langue et l'on pourrait aussi bien désigner l'anglais comme du français germanisé, quelque peu abâtardi. Que se passe-t-il quand un touriste anglais circule dans Paris, il est bien content de comprendre ce qui est écrit ici et là, même s'il n'est pas habitué à la prononciation à la française de ces mots.

Clément : les gens seraient de mauvaise foi ! Ils jouent sur les mots !

Socrate : Le plus curieux, c'est que tout le monde semble profiter de cette proximité mais sans se l'avouer. Prenons par exemple les titres des films américains, à Paris. Comparons les avec les titres choisis pour l'exploitation en France. Soit, les titres ne sont même pas traduits, on les laisse en anglais, soit ils font l'objet d'une légère adaptation.

Clément : C'est exact. J'ai remarqué que le premier épisode de la série Guerre des Etoiles (Star wars) était sorti sous le nom de la Menace Fantôme. Et savez-vous quel est le titre original du film ? *The Phantom Menace*. Sic ! On ne se casse pas la tête et voilà belle lurette que chacun sait à quoi s'en tenir. De qui se moque-t-on dans les cours d'anglais où l'on va exprès, dans les manuels, sélectionner des textes avec aussi peu de mots français pour donner le change ?

John : Mais n'en est-il pas toujours ainsi quand on passe d'une langue à une autre ?

Socrate : Il y a des langues qui n'ont quasiment rien de commun entre elles; où il est rarissime de pouvoir conserver le même signifiant, comme entre le français et l'hébreu ! Par comparaison, le passage entre l'anglais et le français semble un jeu d'enfants !

Socrate : En vérité, l'humanité est une structure très économe. A quoi bon recommencer ce qui a été bien fait ailleurs. La question des langues nous laisse faussement croire que l'humanité est prodigue d'efforts et que chaque langue fonctionne en circuit fermé, ce qui est contraire à toutes les lois du commerce et de la gestion. Cette pluralité des langues est une apparence, c'est une vue de l'esprit.

André : Alors, il n'y aurait plus qu'une seule langue avec ses divers avatars. On est en pleine mondialisation !

Socrate : Les linguistes du XX^e siècle se sont évertués, pour fonder leur science, à insister sur les mécanismes spécifiques aux locuteurs d'une langue donnée et, ce faisant, ils étaient en réaction contre la linguistique historique. La linguistique de demain sera probablement unificatrice, non pas seulement en soulignant l'identité des mécanismes des locuteurs mais les passerelles reliant les langues entre elles, au niveau des signifiants, étant entendu que les signifiés sont déjà, largement, considérés comme universels. On parviendra ainsi à délimiter de grands empires linguistiques, on écrira leur histoire et la France est bel et bien, pour le millénaire qui s'achève, au cœur de l'un de ces empires qui marque l'Europe et le bassin méditerranéen et par ricochet – notamment grâce à son satellite anglais, bien d'autres régions du globe. Et de tels empires ne disparaissent pas si vite, ils se pérennisent

parce qu'on ne change pas de langue en cours de route, sinon très superficiellement, même si parfois certaines évolutions peuvent frapper les esprits : on change une prononciation, on utilise quelques mots ou on change leurs attributions et le tour est joué, on a l'illusion de la nouveauté..

Clément : Donc, en application de ce principe d'épargne, on emprunte et on recycle à volonté.

Socrate : Il est d'autant plus scandaleux que le domaine des langues qui devrait être une leçon sur ce sujet soit détourné pour signifier exactement le contraire !

Clément : Pour toi, Socrate, il n'y a pas d'égalité entre les langues.

Socrate : Evitons de tomber dans les pièges du langage ! Si l'on part du principe que tout ce qui pris nom de langue est langue et qu'une langue est une langue et à ce titre est égale à toute autre langue, on fonctionne en boucle. On est en pleine tautologie et surtout en pleine indexicalité, c'est à dire que chacun entend les choses à sa façon, voit midi à sa porte. On profite de la réduction et de la simplification propres à toute communication pour éviter toute investigation sérieuse.

Clément : Tu ne crois pas que les langues soient égales.

Socrate : Il faut faire la part des choses; ce n'est pas, il est vrai, une simple affaire de commodité, de technicité, cela tient aussi à une fascination pour le modèle quand bien même serait -il aussi corrompu que l'anglais. Il faut distinguer la cause et l'effet : au départ, on veut se mettre dans la peau de l'autre et puis ensuite on rationalise et on explique que ce qu'on a emprunté symboliquement a une valeur en soi. Mais une langue qui a moins qu'une autre cédé à la tentation de

l'imitation est plus saine. Ce qu'il faut, c'est une langue qui, au moins, sait intégrer des mots nouveaux sans perdre de sa cohérence et non pas une langue pléthorique où chaque mot est comme un nom propre et ne désignerait qu'un seul objet !

Clément : Pour toi, Socrate, le signifié ne doit pas dicter sa loi au signifiant, et le nombre de signifiants doit être beaucoup plus restreint que celui des signifiés.

Socrate : Les noms propres constituent un grave danger pour les langues quand on cherche à en préserver la particularité; un nom propre – qui, a priori, ne se traduit pas doit se modifier quand il passe d'une langue dans une autre, il ne doit pas y introduire des sonorités nouvelles et encore moins des règles de prononciation, de passage de l'écrit à l'oral, qui détonent par rapport à celles qui sont en vigueur.

Clément : Bref, une langue, il faut savoir la gérer comme on le fait pour une économie, une monnaie, c'est bien cela ?

Socrate : Pour moi, il y a des langues, des pseudo-langues, des langues malades mais on peut parfaitement fonctionner avec une pseudo-langue. D'ailleurs, il semble que les hommes se débrouillent toujours pour communiquer, quitte à créer des sabirs, quitte à ce que chaque interlocuteur s'exprime dans une langue différente. Pour moi, ne mériterait le titre de langue que ce qui obéit à une organisation cohérente, de même qu'on ne nomme Etat qu'une population régie par des lois qui lui sont propres. Il y a des États plus ou moins autonomes, plus ou moins organisés. Idem pour les langues.

Clément : Au fond, on retrouverait dans la population des langues, les mêmes problèmes que ceux qui marquent nos sociétés.

Socrate : En effet, les langues sont un miroir de l'humanité. Elles sont victimes de l'imitation. Tout ce qui existe génère des contrefaçons. Et la machine est une sorte de contrefaçon voulue par l'homme pour le remplacer. Le problème c'est qu'à ce jeu, on devient vite apprenti sorcier et on ouvre la boîte de Pandore !

Clément : Mais comment expliquer qu'à certaines époques les langues se rapprochent et qu'à d'autres elles s'éloignent, se démarquent ?

Socrate : Il s'agit, mon cher Clément, de cette fameuse cyclicité cosmique dont je t'ai déjà rabattu les oreilles !

Clément : Les sociétés seraient donc mues par un double mouvement de conjonction et d'opposition, en analogie avec la nouvelle lune et la pleine lune !

Socrate : Telle est la loi que les hommes se sont donné sur le modèle de ce qu'ils observaient dans le ciel, mois après mois !

Clément : À certains moments donc, tout semble vouloir se mêler, s'intriquer, et à d'autres, c'est chacun pour soi et les grands ensembles se disloquent, se démembrant.

Socrate : Jusqu'à ce qu'ils se reconstituent un peu plus tard. C'est le rocher de Sisyphe : les hommes ne cessent de se rapprocher pour se séparer et de se séparer pour se rapprocher !

Clément : Et les langues, les cultures, seraient le témoin de ce mouvement contradictoire, à la fois si proches les unes des autres et si différentes, si spécifiques, par certains côtés.

Socrate : Contradiction fondamentale de l'humanité comme si deux logiques antagonistes ne cessaient d'alterner et de se croiser ! Les langues portent les stigmates de cette dialectique incessante. L'archéologie des cultures révèlent ces forces centripètes et centrifuges qui font qu'à la fois l'humanité est une et multiple. Et il revient à l'historien de faire ressortir cette tension complexe qui agite les hommes dans le temps et dans l'espace.

Clément : Il en est de même au niveau des individus qui sont à la fois jaloux de leurs différences et à la fois partagent précisément une langue, une culture, une mode avec tant d'autres.

Socrate : Cette contradiction pourrait apparaître un jour, si l'on est en contact avec des extra-terrestres comme un trait typique des terriens.

Clément : Et ils le doivent à l'emprunt qu'ils ont fait au ballet astral !

Socrate : Tu l'as dit ! Telle est notre humaine condition. Nous sommes des apprentis sorciers ! A plus tard, mon cher Clément !